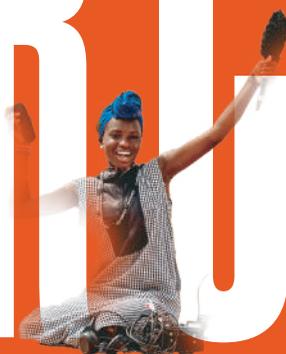




DAKAR COURT



DU 04 AU 16 DÉCEMBRE 2023



Les textes que vous offre ce bulletin sont écrits par la trentaine de journalistes réunis lors d'un atelier d'une semaine qui a précédé et qui poursuivent le travail durant le festival. Animé par les critiques Baba Diop et Olivier Barlet, cet atelier a permis de visionner les films de la compétition et d'en discuter de façon critique. Ce fut un magnifique échange, la synergie du groupe permettant de fines analyses dont vous retrouvez les traces dans ces écrits qui restent bien sûr personnels dans leur approche.



La critique ne s'apprend que par la pratique, c'est le credo de cet atelier, ce qui n'empêchait pas de s'arrêter sur les questions de vocabulaire du cinéma. La synergie du groupe permet l'approfondissement. Nous avons à chaque fois visionné le film, puis eu un échange durant deux heures environ, puis revisionné le film avec le changement de regard lié à la discussion : une attention plus forte portée sur les choix esthétiques et narratifs permettant de mieux saisir l'intention du/de la cinéaste.

Les contraintes de maquette ont limité les articles à 1000-1200 signes, donc très courts ! Ce calibrage était difficile mais lui aussi un défi à relever : adopter un style concis et précis pour garder la clarté.

En évoquant aussi l'analyse et la critique de films du monde entier, cet atelier a été une ouverture au développement de l'esprit et de la vigilance critique, un exercice difficile mais passionnant.

Baba DIOP et Olivier BARLET



L'argent quand tu nous tiens !!!

Par le pouvoir de l'argent certains parviennent à vivre sur le dos des autres. Cela pourrit les relations et peut occasionner des pertes humaines. C'est ce constat que dresse le réalisateur Djibril Vuille à travers son film : notre société est gangrénée à cause de l'argent. L'arène du film est l'autoroute de Dakar. Pour le réalisateur, ce lieu est le symbole du choc des cultures et du conflit entre la tradition et la modernité.

Le montage du film s'effectue à un rythme qui vous tient en haleine et ne vous lâche pas jusqu'aux dernières images. On se croirait à un rallye de Monte Carlo. L'option d'utiliser un décor naturel a permis d'obtenir de larges plans magnifiant le paysage.

Le titre du film n'est pas le nom du protagoniste principal mais celui de sa fille : Aminata. Cet enfant symbolise les combats de demain, la place de la femme dans la société, l'avenir. C'est pour elle que Abdoul va devoir lutter et dépasser les conflits pécuniers. Le film

invite à une réflexion sur les priorités de la vie : L'argent fait-il le bonheur ou le malheur ?

Charles SECK (Dakar)

Une autorité mal placée

Abdoul est un père de famille travaillant dans un poste de péage à l'autoroute au Sénégal. Il s'accroche à son emploi modeste, mais les retards de paiement ne permettent pas de subvenir aux besoins financiers de sa femme diplômée et mère au foyer, qui souhaiterait qu'il trouve un travail mieux rémunéré.

Le personnage d'Abdoul est confronté à un dilemme poignant entre les contraintes de la société et la pression de sa femme. Personne au Sénégal ne dirait que cette histoire n'est pas crédible : chacun se bat avec les difficultés financières et la pression sociale sur les hommes ne faiblit pas, illustrée dans le film par les palabres de son collègue.

Désespéré, Abdoul est désemparé. Faut-il avoir recours à des moyens illégaux ? C'est à ce moment précis que l'histoire prend une autre tournure, résultante des différentes influences qu'il a reçues. Cela ne peut être que dramatique...

Persuadé qu'il est le chef de famille, Abdoul est en fait une marionnette manipulée. C'est pour retrouver une illusoire autorité qu'il commet l'irréparable. Et ce n'est pas sans conséquences...

Habib DIAO (Kolda)

Les méandres de l'intégrité humaine

Djibril Vuille nous plonge avec son troisième court-métrage dans la complexité des relations humaines, où l'argent devient le fil conducteur. C'est l'histoire d'Abdoul (le capitaine) qui, influencé par sa femme (la boussole) et des conseils douteux, se détourne de l'intégrité pour assurer la subsistance d'Aminata (le navire).

En 15 minutes, ce film explore également la question de la responsabilité, soulevant des interrogations d'ordre morales sur la quête d'argent et de pouvoir. La représentation symbolique d'Aminata comme héritière rajoute une profondeur au récit.

La scène finale baigne dans la douce lumière du soleil et offre un effet visuel poignant. Les rayons de soleil semblent brouiller les frontières entre l'innocence et la malhonnêteté, soulignant la complexité intrinsèque de chaque personnage.

'Aminata' ne dicte pas de morale, mais nous plonge dans une expérience introspective. La narration captivante, alliée à des questionnements profonds, fait du film une exploration riche et inoubliable de la condition humaine.

Kosi SESSI (Togo)



Le désir

Meriem et Reda sont deux jeunes Algériens amoureux. Ils n'ont pas le droit de s'embrasser publiquement et aucun endroit où se retrouver dans l'intimité. Ce simple bisou va se transformer en un véritable parcours du combattant.

La culture algérienne s'oppose à la relation intime entre deux amoureux dans l'espace public. Et pourtant, un bisou, est-ce si grave ? On ne peut toucher son amoureux jusqu'au mariage. Meriem et Reda en font les frais à tout instant. Et Meriem accuse Reda de ne pas bien se débrouiller !

C'est ainsi une double révolte qu'Azedine met en scène : contre la règle dans une société trop répressive mais aussi entre eux, sur le rôle de chacun. Dès le départ, la sensualité est présente : une sucette, un regard sur des pas de tango, et la recherche de coins tranquilles en lumière tamisée. Plus le désir monte, plus il se fait pressant, visible sur les visages éclairés de côté dans la pénombre.

Ce film d'une importance capitale ressort la réalité des jeunes vis à vis de leurs cultures. Ici aussi, la perte culturelle est invoquée pour réprimer, mais qu'offre la culture dans nos pays ? Il faut continuer à utiliser la ruse, ce que fait Boussa avec beaucoup d'humour, pour notre plus grand plaisir.

Tohon Christophe Christine DEBORAT (Niger)

Pas avant le mariage

Ils sont amoureux, mais n'ont pas le droit de s'embrasser publiquement, encore moins de se retrouver dans l'intimité. Cela se passe en Algérie. Un jeune couple fiancé tente de briser l'interdit. La caméra zoome en format 16 : 9 sur une sucette dans la bouche du jeune amoureux, un zoom bien pesé pour faire comprendre qu'il s'agit d'une histoire intime. Une sensualité s'installe. Tous deux rêvent de pouvoir s'embrasser !

Le problème est de trouver un peu de pénombre protectrice dans ce bord de mer ensoleillé... et bien surveillé ! Cela donne une série de quiproquos et de retournements qui font le propre du comique, mais c'est aussi une manière de montrer à quel point il est difficile d'être jeune dans ce pays : Bouteflika surveille encore depuis son effigie, au point de faire retomber la fièvre ! Dans la rue, les jeunes du Hirak protestent, notamment avec un drapeau kabyle pour revendiquer la diversité dans une société trop corsetée.

A bout de recours et d'idées, Meriem et Reda doivent ruser pour s'unir triomphalement et aux yeux de tous, mais se sont-ils réellement embrassés ou bien est-ce une illusion de plus ?

A.E. Fernando NDZE MBYAH (Gabon)

Le bisou désirant de révolte

Visualisez un monde où un simple bisou demande une rébellion ! C'est ce délicieux chaos qu'Azedine Kasri orchestre dans Boussa.

Ce cri pour une Algérie libre et démocratique sait manier l'absurdité et l'amour avec une touche de burlesque, du président en caricature à la scène de bouche-à-bouche entre hommes !

Le tango symbolise la résistance de la femme face aux directives de l'homme. L'éclairage porté sur ce personnage féminin représente l'éveil de cette jeunesse. La beauté des paysages algériens renforce le contraste avec les désirs insatisfaits des jeunes. Le Hirak est là, en toile de fond, tout comme la lutte pour la langue kabyle et donc pour la diversité. Derrière l'humour, les références se multiplient à la situation politique comme à l'impossibilité de s'exprimer pleinement.

S'exprimer librement, cela veut-il dire de demander à une Algérienne vivant dans son pays de faire du bouche-à-bouche au cinéma ! N'est-ce pas la première fois ? Cela soulève des questions, non ? Ce n'est pas facile à accepter dans cette société conservatrice.

Boussa n'est donc pas seulement une comédie sentimentale. Le charme irrésistible de sa provocation est surtout une déclaration d'amour à la liberté où le rire est une ruse.

Kosi SESSI (Togo)



Plongée au cœur de l'Ombre

« Dans le Noir » nous happe dès l'éveil de l'écran, guidant l'odyssée d'Amara, survivant de la Méditerranée, vers Mouba, un Sénégalais qui a trouvé une solution pour arnaquer ses semblables. Le film dévoile ainsi les recoins illégaux de l'immigration clandestine, soulignant l'exploitation entre Africains.

La mise en scène, subtile et intense, joue sur des scènes peu éclairées, symbolisant l'obscurité morale à l'œuvre. Le « noir » du titre est ainsi un travail au noir, mais plus encore le côté sombre de la cupidité en situation d'inégalité. Le scénario en profite pour aligner les stéréotypes sur les Noirs qui sont monnaie courante dans le langage commun et à se jouer des confusions qu'ils provoquent.

La bande sonore, en harmonie avec les transitions, amplifie l'impact émotionnel. Malgré des scènes sombres vu que personne n'en sort grandi, ce film courageux transcende avec humour les

codes des films sur l'immigration : il offre une réflexion poignante sur l'exploitation entre Africains et sur la condition humaine.

Abdourahime DIALLO (Dakar)

Immigration clandestine et travail au noir

En France, des migrants clandestins vivent en exerçant le travail au noir. En soulevant ces deux problématiques, l'auteur s'appuie sur deux personnages clés : un Sénégalais et un Guinéen. Une occasion de montrer la vie et les comportements de certains migrants en France. Pour donner du sens au titre et à l'image, le réalisateur opte pour une certaine pénombre. De nationalité sénégalaise, il fait dire à son personnage que les Guinéens sont tous des voleurs, ce qui se vérifiera dans le film, en accord avec une certaine montée du phénomène. Mais ce genre d'affirmation fixe des stéréotypes négatifs qui ressortent dans les conflits.

La rabatteuse (Mata Gabin) organise leur rencontre et utilise des termes culinaires sénégalais pour désigner ses pigeons. Si bien qu'on ne sait plus très bien l'objectif du film, dans sa description des clichés accrochés à l'image du Noir : déconstruction ou confirmation ? Toujours est-il qu'il a le mérite de dénoncer aussi bien la complexité et la mauvaise foi des Africains en Europe vis-à-vis de leurs frères.

A.E. Fernando NDZE MBYAH (Gabon)

Le Noir après l'immigration

Nous sommes à Paris. Le film porte sur le noir dans lequel les immigrants clandestins vivent après leur arrivée. Amara, Guinéen de 22 ans, rescapé d'une traversée douloureuse de la Méditerranée, trouve refuge chez Mouba un dandy sénégalais, qui survit en arnaquant les autres.

D'une parfaite cohérence, le film explore cette partie sombre de l'immigration dans des scènes où domine la pénombre : usurpation d'identité, activités illégales, travail au noir, etc. Des préjugés et même du dédain à l'égard du jeune Guinéen, taxé de « yassa client » par la rabatteuse, mettent en exergue le mépris entre Africains et un manque criant de solidarité.

C'est une autre facette de l'immigration que nous dévoile Mor Talla Ndione : conditions de vie certes, notamment dans le monde du travail, mais surtout l'exploitation des Noirs par les Noirs.

La stratégie d'Amara ne nous est dévoilée que lorsque l'arroseur est arrosé. Elle n'est en l'honneur de personne. A moins de considérer qu'il est souhaitable de se comporter ainsi ! Le film s'inscrit néanmoins dans un regard sur soi salutaire, une remise en cause du comportement des Noirs qui ne sont finalement pas très différents des autres.

Isabelle Delphine Kathieo BAMPOKY (Dakar)



Devons-nous tous nous ressembler ?

Tout porte à croire que ne pas ressembler à tout le monde est synonyme d'exclusion, d'être rejeté ou encore d'être stigmatisé par la société.

A commencer par Siré qui n'est pas comme les autres depuis sa naissance. Celle-ci coïncidant avec le décès de sa mère, elle est traitée de sorcière. Ses pouvoirs surnaturels liés à sa sensibilité exacerbée ont attisé mépris et dénigrement suite aux malheurs que subissent les habitants. Incomprise, malmenée, la culpabilité la ronge.

C'est en travaillant l'aspect horrifique que Django Schrevs répond à l'attente du titre qui signifie « la fille sorcière ». En situant sa caméra à hauteur des yeux, toujours en proximité de Siré, il accentue la compréhension du vécu tragique de Siré.

Avoir un don surnaturel ne constituerait-il pas une entrave pour vivre dans la société ? Quelle image ont les habitants de ce village de cette personne qui ne leur ressemble pas ? Traitée de sorcière, Siré parviendra peut-être pas à vaincre cette culpabilité qui l'a longtemps rongée sans que ses deux frères ne l'aient beaucoup aidé.

Aba SAGNA (Dakar)

La Coïncidence ou ay gaf (être malchanceux ou porter la poisse)

"Deni Choubaga," "fille sorcière" en bambara, est réalisé par le belgo-brésilien Django Schrevs. On voit les violents préjugés que peuvent causer la coïncidence entre la mort d'un proche et des morts dans le village.

Accusée de sorcellerie, Sira est rejetée par son village, considérée comme porteuse de malheur. Croisant les anciens du village, elle ne reçoit pas la paix de la réponse traditionnelle. De même, son frère aîné lui fait le même reproche plutôt que de la protéger.

Mais Sira ne sait comment se défendre. Accablée de culpabilité, elle cherche un soutien que personne ne lui apporte et ne le trouve que dans l'imaginaire, cette lumière blanche symbolique de l'au-delà. Seul espace paisible à sa disposition, c'est là qu'elle choisit de se réfugier.

Mais nous, spectateurs, sommes invités à être moins bêtes que les accusateurs. "J'ai des visions mais je ne suis pas une sorcière", semble nous dire Sira qui revendique ce qu'elle voit et ressent, nous appelant à nous méfier des croyances imposées et à faire la différence entre un visionnaire et un sorcier.

Dieynaba DIOP (Dakar)

Entre Lumière et Obscurité

Dans ce drame captivant tourné en Casamance, le belgo-brésilien Django Schrevs explore habilement les nuances de la sorcellerie. Siré, accusée à tort, montre que ce qui est perçu comme maléfique peut être bénéfique. Le film déconstruit les préjugés, soulignant la peur et l'automatisme de l'accusation. Les villageois sont déjà prêts pour la curée : le coq (innocemment pourchassés par les enfants dans la première séquence) va symboliser le sacrifice obligatoire d'un membre de la communauté pour la sauver. La mystique n'est pas loin : les flambeaux dans la nuit, le pont entre la vie et la mort. Dévorée par la culpabilité et sans réel soutien de ses frères, Siré risque de commettre le pire.

Elle est pourtant sûre d'elle. Schrevs équilibre subtilement l'obscurité et la lumière, invitant le spectateur à méditer sur le vrai mal et se méfier des projections indues. La fin semble mystérieuse mais invite à ne plus condamner mais comprendre à quel point les accusations peuvent être mortifères... "Deni Choubaga" plonge profondément dans les questions de croyance. A nous de questionner nos propres préjugés et d'explorer les mystères de l'âme.

Ndeye Safiatou Ly SYLLA (Dakar)

DIAM PRODUCTION, KAREKEZI FILM PRODUCTION & TABOU PRODUCTION
Présentent / Present

Un film de / A film by
AMINA A. MAMANI

L'ENVOYÉE DE DIEU THE ENVOY OF GOD

L'ENVOYÉE DE DIEU DE AMINA ABDOULAYE MAMANI (Sénégal) : 23min

Le cri à la liberté

En compétition officielle au FESPACO 2023, le film fait ressortir le parcours de Fatima, une fille kidnappée par des terroristes pour commettre une opération kamikaze sur un marché où se trouve sa mère.

Ce film est d'une grande portée morale. Les actes terroristes nous paraissent lointains. Les Djihadistes, enlèvent pourtant les enfants d'autrui pour une cause qui n'est pas à défendre. Nous suivons en détails le tragique destin de Fatima, mais les flash-backs permettent de revoir dans quelles circonstances la jeune fille a été enlevée et comment sa mère la prépare face à la vie.

Ces femmes voilées de noir qui lavent une jeune fille de son vivant comme une morte fait saigner le cœur. Et l'acteur tchadien Yousouf Djaoro reflète assez bien le profil des terroristes. On perçoit l'absence d'humanité et la dévalorisation des valeurs religieuses.

Les images, le son et le rythme participent pleinement au récit filmique bien scénarisé. La relation entre le décor et les habille-

ments du rituel, dont les tissus blancs rappellent d'autres rituels en Afrique.

Amina Mamani a réalisé un film d'une profonde actualité sur le terrorisme qui s'étend dans les pays du Sahel. Mais que fait l'Etat durant ce temps ?

TOHON CHRISTOPHE Christine DEBORAT (Niger)

Fatima, la missionnaire

La réalisatrice nigérienne Amina A. Mamani nous plonge au cœur de l'histoire d'une jeune fille kidnappée par des Djihadistes afin qu'elle puisse accomplir une mission suicidaire en plein marché. Le courage et l'intelligence de Fatima pour leur résister sont impressionnants. Au début du film, même si elle a été déjà préparée à la mort, Fatima continue toujours de croire que son destin ne s'arrêtera pas aux diverses violences qu'elle a subies.

Arrivée au marché fatidique, Fatima parvient là aussi à surmonter sa peur, et traîne dans le marché. Elle oublierait presque son gilet d'explosifs en regardant les enfants occupés à jouer. Mais si l'ambiance du marché l'emporte, elle continue de chercher le meilleur endroit. Elle cherche sa mère pour l'informer de ce qui se passe : son but est alors de s'en éloigner pour la sauver. C'est ainsi que Fatima réussit à surmonter toutes les épreuves qu'elle a endurées.

SY Mouhamadou Mansour (Kaolack)

La douleur d'une mère

Le film est tourné au Burkina Faso et la réalisatrice est nigérienne. Fatima, 12 ans, et sa mère vivent dans un territoire tourmenté par des Djihadistes armés. Kidnappée, Fatima doit aller se faire exploser dans le marché où sa mère vend ses légumes. D'autres filles captives sont violées...

Nous suivons Fatima dans le détail de sa tragédie, ce qu'elle ressent quand on la prépare avec le lavage traditionnel des morts, son refus de prendre de la drogue et la façon dont elle résiste au discours lénifiant du chef quand on lui passe de force une ceinture d'explosifs. La caméra épouse notre regard quand on la suit de dos et qu'elle traverse le marché. Puis elle nous fait face quand elle affronte son destin tragique. La tension est terrible. Rien ne nous est épargné : nous comprenons les logiques et les rapports de force.

Le djihadisme n'a rien à voir avec la religion. C'est une grande duperie qui remonte au refus historique d'interpréter les textes de l'Islam. Dans ce film, nous le percevons crûment mais sans voyeurisme. Fatima se souvient de la chanson de sa mère sur le sacrifice de la vie. Elle n'a que les mots puis finalement que le regard pour se rebeller, mais ses paroles nous restent comme une lueur d'espoir face au désarroi : il est possible de résister, toujours, malgré tout, même lorsque tout est perdu.

Bibiana Duarte Pinto CABRAL (Guinée Bissau) (traduit du portugais)



Fuite vers la Liberté

Nous sommes en 1645, l'exploitation des colonies est en place. Une femme indienne tombe enceinte de son maître, un colon français. Elle cherche à le fuir. Au cours de son voyage, elle rencontre un homme esclave dans la forêt. Le film révèle lors de leur face à face la méfiance et le racisme. L'espoir est représenté dans ce film par la naissance de l'enfant, mais il représente aussi le danger et le rejet.

La langue utilisée dans le film a un rôle véhiculaire dans l'ouest de la Guyane, elle est un mélange de néerlandais, de français et de langues amérindiennes et africaines. Au sang de la naissance répond le rouge peint sur le visage, reprenant la colère et la douleur. Une manière de répondre à l'exploitation des colons sur les non-Blancs. Les coups de feu, les aboiements des chiens, les cris évoquent les colons qui restent cependant invisibles. La peur marque les deux personnages cadrés en gros plan. Comment survivre quand l'étau se referme et que les cris du bébé sont amplifiés jusqu'à devenir insupportables ? La violence, le racisme et la soif de liberté traversent ainsi le film jusqu'à ce que la mer amène l'apaisement.

Sokhna Aïchatou Mbacke NDIAYE (Diourbel)

Le choix difficile

Comment réagir face à son instinct de survie ? Se demande ici la Guadeloupéenne Anne Sophie Nanki. Elle relate la rencontre de l'Africain Oloudah et de l'Indienne Ibatali en fuite en 1645, tous deux victimes de l'esclavage.

Leur rencontre, un pur hasard, est marquée par l'observation, la méfiance, la trahison et le mirage d'un retour paisible chez les colons. Mais, leur but commun : échapper, les amène à unir leurs forces.

La prise de conscience de la cruauté et de l'inhumanité des peuples sont dépeints ici par le refus de ces derniers de mixer les cultures, présentant ainsi le métissage comme un danger de survie.

Dans leur quête géographique gonflée au mixage des cris du bébé, la réalisatrice nous présente une chasse à l'homme guidée. Situation difficile où un choix s'impose. Tuer le métissage ou survivre ?

Au fond, la profonde actualité de ce film réside dans la perception et le refus d'acceptation du brassage culturel dans nos sociétés. Cependant, que pouvons-nous faire afin de changer cette mentalité de rejet ?

Ouèlama Estelle Laéticia SADONGO (Burkina Faso)

Une exploration poignante de liberté et d'identité

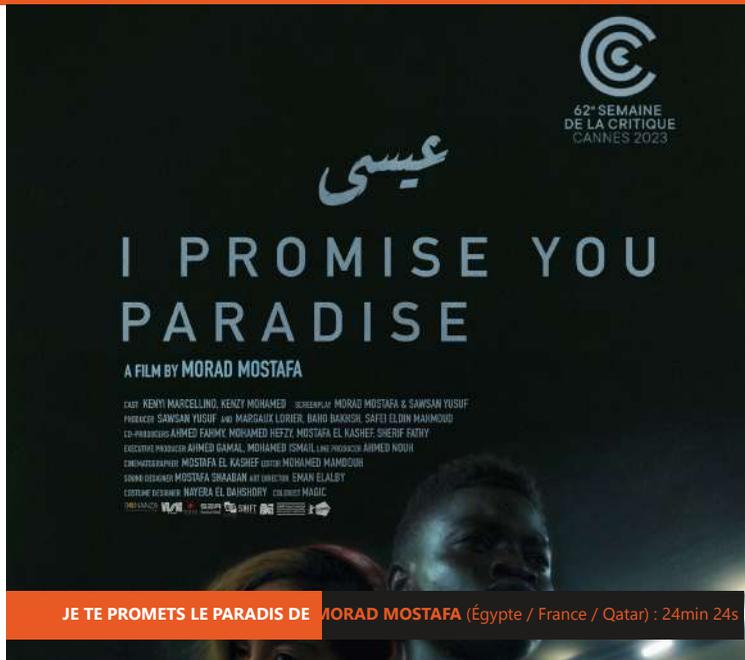
Quand la liberté est entravée par la colonisation, les humains se démènent ! Anne Sophie Nanki revient sur une époque où la liberté était étouffée et situe son récit en 1645. Cette immersion dans une île des Antilles entrelace le destin d'Ibatali, une autochtone indienne, et Oloudah, un captif africain. Les images qui embrassent une forêt tropicale de toute beauté évoquent une quête infinie de liberté.

On peut penser que l'intensité des couleurs n'est pas de cette époque mais l'excellent jeu du duo crée une immersion dans la tension palpable de l'époque coloniale dont les autres acteurs restent hors-champ. Ibatali est confrontée à des choix déchirants qui vont de la trahison au poignant sacrifice qu'exige leur survie.

Mais au-delà de la prise de conscience progressive d'Ibatali, c'est la question de l'appartenance culturelle avec une grande sensibilité. Il en découle une réflexion profonde sur la recherche de l'identité, un débat encore bien actuel !

Pour une trame aussi théâtrale, la mise en scène est saisissante dans sa capacité à intégrer les espaces au récit. Est également frappant le travail sur le son qui va jusqu'à ce qu'il soit dominant et perturbant pour bien ancrer le tragique. Tant et si bien que ce road-movie laisse une trace visuelle et auditive indélébile.

Bibiana Duarte Pinto CABRAL (Guinée Bissau) (traduit du portugais)



Un Voyage entre désespoir et Aspiration

Ce film se démarque par son audacieux recours au silence, immergeant les spectateurs dans le tumulte intérieur d'un jeune migrant africain en Égypte dans sa quête intense du paradis.

La caméra le suit de près, dans des décors marqués par la pauvreté et la tension. Des thèmes complexes tels que le racisme ou la religion sont explorés à travers la relation d'Eissa avec sa compagne arabe, qui déclenche la violence.

De quel paradis s'agit-il ? L'eldorado occidental ? Monter au ciel ? Ou bien n'est-ce pas simplement l'amour réel d'Eissa pour la mère de son enfant ? Une promesse que l'on prononce dans des moments de tendresse.

Mais la tendresse n'est plus à l'ordre du jour. Le drame est là, qui demande de partir au plus vite. Tout le film converge vers un

départ aléatoire : la moto dans la nuit, l'arrêt chez le pharmacien, la rencontre avec le passeur à l'ombre des gigantesques bateaux des hyper-riches, symboles de l'inégalité fondamentale qui gère notre monde... Point besoin de grands discours : les silences parlent d'eux-mêmes. Ce sont cette épure et cette pudeur qui font que ce film immerge le spectateur dans une profonde empathie.

Cheikh Tidiane Ould OSSEIN (Tambacounda)

Une quête solitaire

Suite à un drame, Eissa, un Noir africain, perd trois de ses compagnons. Pris au piège des réalités sociales et de ses propres luttes personnelles, ce jeune migrant cherche désespérément un échappatoire : quitter l'Égypte clandestinement.

Le film s'ouvre sur un plan fixe prolongé, où nous faisons la connaissance d'Eissa, figé dans une immobilité troublante. Son regard vide est scruté par la caméra, captant l'intensité de son désespoir. Et le cadrage évolue, permettant au personnage de se détacher des murs qui l'entourent, comme s'il émergeait de l'image elle-même. Le rythme et les plans semblent fortement inspirés d'un western crépusculaire. Tout au long du film, les mots sont superflus. Mostafa nous immerge dans le silence, tandis que la musique accompagne parfaitement le récit. Les visages, empreints d'une profonde tristesse, contemplant l'horizon lointain avec une angoisse palpable. Les performances des acteurs sont remarquables, apportant une profondeur émotionnelle à leurs personnages, avec des expressions d'une esthétique saisissante. Je te promets le paradis : est-il l'Europe ou celui promis par le religieux ?

Modou NDIAYE (Dakar)

Eissa ou le sort des migrants

Un violent accident bouleverse la vie d'Eissa, un migrant africain de 17 ans qui vit en Égypte. Le film dépeint son parcours semé d'écueils. C'est sur fond de drame que Morad Mostafa décrit la tragédie des migrants africains.

Ce film, majoritairement fait de silences et d'images statiques, laisse le temps de l'émotion. Ses décors géométriquement très parlants et ses lumières signifiantes jouent les contrastes et imprègnent le film d'une atmosphère puissante. Une caverne assombrie abrite une église troglodyte qui s'ouvre sur un ciel clair et vif, contrasté par l'appel à la prière du muezzin. Le réalisateur suggère des tensions religieuses entre chrétiens coptes et musulmans. Les murs qui s'effritent et les carcasses de voitures abandonnées connotent la pauvreté du jeune migrant en prise avec ces tensions. C'est de cette situation précaire qu'il cherche à se détacher pour offrir une meilleure vie à sa compagne Égyptienne et leur enfant.

Si l'on peut trouver ce film intéressant, chargé d'émotion, la mise en scène ainsi que la structure du récit de Morad maintient le spectateur dans une sorte d'angoisse mêlée d'incertitude.

Gogre Serge Arnaud ONEKEKOU (Côte d'Ivoire)



Enracinement, ouverture !

Nous sommes en 1981 dans une France en pleine campagne présidentielle de François Mitterrand, qui promet le droit de vote aux émigrés. Parmi eux, Malick, un Malien vivant avec sa femme Sira et sa fille Abi. Il s'intègre vite et a de l'espoir pour l'avenir de son enfant.

Sira prend soin de leur appartement bien français mais conserve aussi les éléments de son village : pagnes, ustensiles de cuisine, musique et chansons. Sira essaye de transmettre à sa fille un enracinement dans sa langue maternelle, le soninké, tout en refusant d'utiliser le français.

Abi se retrouve tiraillée entre l'ancrage du soninké et l'ouverture à la France pour un avenir radieux, comme le souhaite son père. La cuisine est le centre de cette tension qui dérive vers un conflit ouvert. Le mortier de Sira réapparaît de façon récurrente dans le film, d'abord comme manifestation d'appartenance culturelle, puis

comme la charge de son entêtement. C'est cette évolution qui fait la beauté de ce récit qui ne fait de cadeau à personne, le père jouant les machos et l'institutrice ne comprenant pas la complexité familiale. Car en insistant sur les contradictions de chacun sans les juger, Langue maternelle trouve une impressionnante humanité.

Anta Gaye NDOYE (Dakar)

Assimilation obligée

L'identité, la culture se voient persécutées chaque jour et deviennent de plus en plus difficiles à conserver, à sauvegarder. C'est ainsi, la question identitaire qu'aborde le court métrage de la Malienne Mariame Ndiaye. En effet, Sira voulant préserver son identité, son ancrage culturel, se heurte en terre étrangère à de nombreux obstacles qui se focalisent sur la langue, et par conséquent sur la question du succès scolaire de sa fille. Dès la première image, sa tête est en dehors du cadre : le lieu de la parole est coupé ! Se joue alors avec son mari un conflit de l'acceptation de l'assimilation pour bien vivre en France. Malgré tout, elle résiste et s'exprime à sa manière au point que c'est sa famille qui est en jeu. Finira-t-elle par céder ? Et la sacralité de la famille ? Elle se doit d'agir. Est-ce un abandon de son combat ? Ou bien une autre façon de combattre ?

L'assimilation efface-t-elle carrément notre identité ou bien est-ce un combat de tous les jours ? Comment s'y préparer ? « Au rendez-vous du donner et du recevoir », disait Léopold Sédar Senghor. Cela demanderait donc pour chaque partie l'acceptation et la reconnaissance de l'autre. Sans domination ni exclusion !

Mariama BARY

Résister ou s'adapter ?

Entre le désir de garder à tout prix son identité et la méfiance de s'ouvrir à l'autre, Sira se trouve face à un dilemme. Elle se focalise sur l'apprentissage de la langue maternelle et non le français qui est la langue de la terre d'accueil. Comment Abi va-t-elle s'en sortir entre une langue imposée par son école et celle imposée par sa mère ? Voilà tout l'enjeu du film.

La réalisatrice Mariame N'Diaye recourt aux objets pour traduire les émotions de Sira pour qui, parler le français revient à perdre son âme. L'antagonisme entre le père et sa femme perturbe l'équilibre de la famille. Tout se joue pour Sira dans une sorte de dualité qui mène à une quête continue de réconciliation familiale. Le coup de pilon dans le mortier, le silence angoissant, dénotent les émotions de Sira qui voudrait dépasser son blocage.

Derrière la question identitaire se cachent des enjeux : supériorité, pouvoir et domination. De l'institutrice qui impose l'utilisation de la langue française pour aider Abi à progresser dans ses études ce qui exclurait Sira du champ de la communication, au père Malick qui pose un ultimatum à sa femme. Sira se trouve dans un tourbillon émotionnel. S'en sortira-t-elle ?

Zakariah ALHOUSSEINI (Mali)



Nous sommes tous mortels

Sèt Lam est un film poignant, sur un pêcheur indomptable affrontant sa mort. Une personne devenue une légende que la grand-mère raconte à une petite fille pour qu'elle n'ait plus peur des rituels de transe.

Il faut mourir pour renaître tout comme le Phénix, mais Edwardo n'est pas prêt à laisser les siens.

Il décide donc de défier la mort. Ceci ne reste pas sans punition car nul ne peut renoncer à son destin. Nous avons tous peur de la mort mais l'enjeu de la vie n'est-il pas de ne plus avoir peur, comme Edwardo ? Passer par la transe est une solution pour se rapprocher des esprits et conjurer la mort. C'est la joyeuse proposition de ce film sensible et imaginaire, qui avec son format 4:3 nous replonge dans la tradition. Fontano fait usage du noir et blanc, pour accentuer la noirceur, et le côté mystique de son récit monté de toutes pièces, avec une symbolique et impressionnante caractéristique du

deuil et du rapport avec la mort, tout en rappelant que nos traditions et rites comportent souvent les solutions. Edwardo nous permet de dominer notre peur et de faire un pas vers la réincarnation. Une minute de silence à la mémoire de toutes ces âmes parties trop tôt !

Marie Euphrosine M. OGOUTEIBO (Bénin)

La Conscience de la disparition

Edwardo, un pêcheur qui s'est confronté à tous les dangers de la mer, va céder à la faucheuse qu'il voulait pourtant combattre pour profiter encore de la vie.

Issu d'un quartier de pêcheurs à Saint-Denis de la Réunion, le réalisateur Vincent Fontano a voulu mettre en exergue le risque de disparition de ce quartier et de son histoire. C'est une grand-mère, à l'image de celle qu'il a récemment perdu, qui raconte l'histoire d'Edwardo à sa petite fille pour la préparer à son départ prochain et à vivre avec son absence. Sont convoqués la danse, le conte, la musique, etc. : l'intimité est mise en avant avec la nuit, le noir et blanc mais aussi le format 4/3 qui permet de centrer les personnages avec les contrastes de la lumière.

Le titre "Set Lam" renvoie aux sept lames qu'il faut franchir pour pouvoir jeter son chagrin.

La lame est tranchante : Edwardo fait face à un combat dangereux. Quant au chiffre 7, il est bien chargé de symboles, notamment les sept vies de la renaissance.

La conscience de devoir disparaître montre la préparation à une réalité inévitable. Comme illustré dans le Coran « Tout âme goûtera à la mort ».

Ndèye Khoudia DIENG (Dakar)

L'obstiné de la mort

Dans une ville insulaire au milieu d'un rituel de transe, une petite fille est tétanisée : peur du chagrin, peur de voir les siens se blesser ou disparaître. Sa grand-mère lui raconte alors l'étrange histoire d'Edwardo, un pêcheur indomptable de la mer noire et le premier des leurs à avoir vu sa mort et à l'avoir affrontée.

Né dans l'île de la Réunion dans l'océan Indien, Vincent Fontano décrit son film comme portant sur l'idéale harmonie qui se manifeste sur le pont entre la vie et la mort.

Un homme courageux qui ne renonce pas face à la mort pour continuer à pêcher, est prêt à tout donner pour conquérir cette vie. Une mort inévitable qui nous enlève de notre milieu habituel et nous emmène dans un endroit inconnu, plus valable.

En noir et blanc et largement dans l'obscurité comme siège du mystique, Set Lam utilise les musiques avec ses instruments traditionnels (mayola) tandis que le format classique du 4/3, qui renforce la référence à la tradition (danse, musique et poésie). Le réalisateur ne se limite pas seulement à la mort, mais se concentre sur la bravoure d'Edwardo qui va jusqu'à donner sa vie pour sauver toute une communauté.

Leyti GUEYE (Dakar)



Le combat du dernier adieu

La culture, la tradition, l'opposition entre les deux : comment vivre seule dans ses pensées ? En tant que femme, il n'est pas permis d'assister à un enterrement chez les musulmans... Comment Maïne mène-t-elle ce dur combat ?

Après des études de management, Jawahine Zentar a suivi des réalisateurs sur des décors pendant dix ans. Ce film est plutôt autobiographique, son premier en tant que scénariste et réalisatrice.

Maïne roule vers un village marocain accompagnée de sa famille et du cercueil de son père. Demain, les hommes l'enterreront et les femmes attendront à la maison. Mais la jeune fille ne l'entend pas de cette manière et compte bien accompagner son père jusqu'à la dernière minute.

Ce court métrage combine ainsi colère, tristesse et courage. On y sent à travers les gros plans sur son visage la tristesse contenue de Maïne, accentuée par la belle musique d'Amine Bouhafa.

Le français et l'arabe se mélangent, à l'image de son métissage. Sa rébellion émerge dans des endroits de plus en plus ouverts : une chambre aérée, une terrasse, un espace désertique. Cette ouverture progressive suggère un chemin vers la libération. Elle parvient dès lors à braver la tradition.

Ndeye Khady NDIAYE (Tambacounda)

Entre Tradition et Révolte

Le titre "Sur la tombe de mon père" suggère une exploration intime et profonde des émotions liées à la perte d'un être cher, tout en soulignant la dimension culturelle et religieuse de l'histoire. Il semble que la réalisatrice, Jawahine Zentar, cherche à dévoiler les conflits inhérents à la rencontre entre traditions séculaires et enjeux contemporains, notamment les luttes féminines au sein de la société marocaine. L'utilisation métaphorique de la tombe symbolise peut-être la persistance de la mémoire et le poids des héritages culturels, offrant ainsi une perspective multidimensionnelle sur la complexité de la vie et de la perte.

La jeune femme Maïne défie courageusement les règles culturelles sur la séparation entre hommes et femmes lors des funérailles. Les plans rapprochés, en particulier sur les yeux humides de Maïne à l'arrivée, mettent en lumière sa tristesse maîtrisée, créant un contraste saisissant avec la caméra dynamique qui introduit une dimension visuelle captivante à l'ensemble.

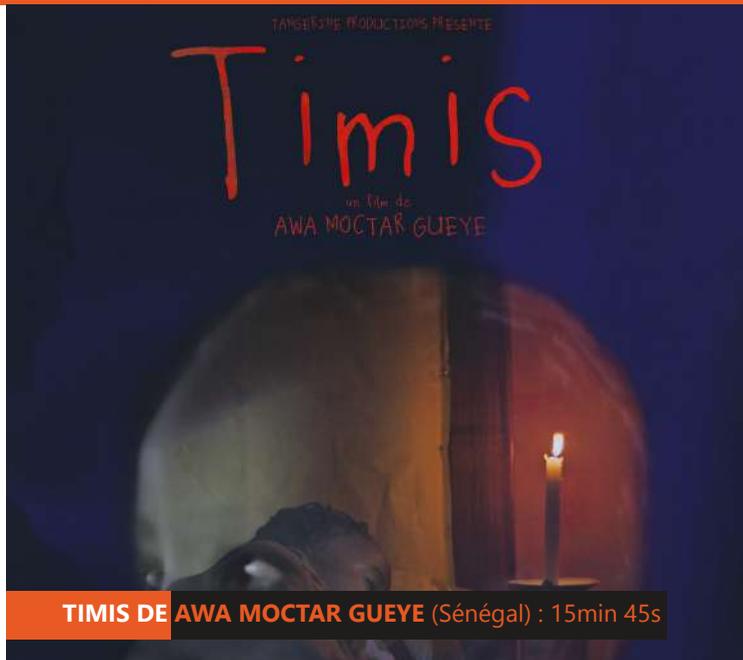
Ndeye Safiatou Ly Sylla (Dakar)

Une douleur inouïe

Dévastée par la douleur, Maïne est inconsolable. Pour autant, la jeune fille entend rester forte pour ne pas trahir sa volonté d'accompagner le papa chéri qu'elle vient de perdre jusqu'à sa dernière demeure. Aux côtés de sa famille, elle roule vers le village de son père, où sont prévues les funérailles. Devant le cercueil, de l'être qu'elle aimait tant, Maïne rumine sa colère. Dans ce village marocain musulman pratiquant, la femme n'a pas le droit d'assister à l'inhumation d'un mort. Malgré tout, Maïne est déterminée à braver l'interdiction et s'emploie par tous les moyens à parvenir à ses fins.

Le film aborde certes les questions de l'inégalité homme/femme, mais il développe surtout la difficulté d'une jeune femme à définir un deuil dans un environnement étranger. Maïne est avant tout une adolescente spontanée, radicale, qui cherche sa voie, alors qu'elle est d'une double culture entre France et Maroc. C'est grâce à un récit saccadé suivant ses pulsions mais aussi la confrontation des regards et la proximité insistante de la caméra sur son visage que le film nous fait sentir à la fois sa douleur et son trouble. En recherche de rituels dont elle ne serait pas exclue, la poignée de terre autant que l'obstination à entrer au cimetière sont des marques de son désarroi. Son silence, sa colère et lorsqu'elle essuie les larmes de sa sœur font de Maïne un personnage profondément humain.

Tening THIARE (Kaolack)



TIMIS DE AWA MOCTAR GUEYE (Sénégal) : 15min 45s

Vers des femmes au pouvoir ?

Un film marqué par la peur, l'angoisse, l'innocence, la soif de découvertes et d'espiègleries d'une bande d'enfants ! A commencer par Bineta, qui est confrontée à un dilemme. Il lui faudra surmonter ses peurs pour trouver sa place au sein de son groupe d'amis et affirmer sa capacité de diriger. Quoi ? Une femme comme chef ? Et si ça pouvait être vrai ? Il faut pour cela qu'elle brave les ambiances mystérieuses évoquées par le titre.

C'est paradoxalement par le conte et ses aspects horribles qu'Awa Moctar Gueye réussit à en faire ressortir la douce évidence. Les décors et lumières en dominante rouge, éclairés à la bougie ou plongés dans la pénombre renforcent le mystère et illustrent la peur à surmonter. Quelle est donc cette créature mystérieuse qui effraie les enfants ?

Un marginal doit-il être un paria que les enfants tourmentent pour braver leurs peurs ? Bineta se bat sur tous les fronts pour affronter

« la bête » : en s'affirmant au-delà de ses peurs, elle peut vaincre son incontinence tout en trouvant sa place et en permettant au marginal de davantage trouver la sienne.

Aba SAGNA (Dakar)

La cheffe de bande

Après ses « sept merveilles », dont Derrière l'ombre, Le Chant du corbeau et Jaar Jaar, la jeune cinéaste sénégalaise Awa Moctar Gueye revient au crépuscule avec Timis, un titre évoquant bien l'ambiance mystérieuse et troublante entre le jour et la nuit. Mais cette fois, c'est une question d'autorité. Celle de Bineta, une adolescente de 11 ans que le tirage au sort de la bille blanche désigne comme cheffe - une couleur symbole de lumière alors que les garçons la méprisent. Mais elle reste contestée par ses pairs. Pour laver son honneur et montrer qu'elle est capable de diriger la meute, elle doit faire face à Pa Kong Kong qui règne sans partage au marché de Nietty Mbar.

Dans une société où une femme doit faire le double pour être à la même place que l'homme, se dresse devant elle un personnage mythique, avec son sac à dos flippant dont le contenu tient en haleine toute une communauté. Alors comment faire face à un inconnu dont on n'a aucune réponse à nos questions ? Le courage et la curiosité d'un côté, l'ignorance et la peur de l'autre. Et cela malgré l'apparition de chats ou de chiens qui souvent sont de mauvais présages. Car pour affirmer cette autorité, il faut aller jusqu'à briser un mythe.

Amadou Lamarana DIALLO (Dakar)

Timis, le crépuscule

Un groupe d'enfant est traumatisé par Pa Kong Kong qui vit seul dans le marché de Nietty Bar où il erre la nuit en portant un mystérieux sac à dos. Des rumeurs disent qu'il torture les petits voleurs ou les enfants fugueurs et incorrigibles.

Bineta, une petite fille de sept ans, est tirée au sort parmi ses sept camarades. Elle doit découvrir ce que contient le sac à dos de Pa Kong Kong. Elle va devoir traverser le marché lugubre hanté par un chien-monstre et affronter ses peurs et ses angoisses, éprouvées face à ces menaces réelles ou supposées. Même sa maman ne réussit pas à satisfaire son besoin de comprendre le monde et ne répond pas à ses questions.

La réalisatrice, Awa Moctar Gueye, s'est inspirée de ses souvenirs d'enfance pour raconter cette histoire. Le film met en scène des croyances et les coutumes traditionnelles de la culture sénégalaise et la curiosité des enfants qui veulent percer ses secrets.

« Timis » signifie le crépuscule en wolof. Ici au Sénégal, on déconseille aux enfants de se balader lorsque la nuit tombe pour éviter les mauvais sorts. Le film nous plonge dans ce moment mystérieux où des enfants vont briser l'interdit et désobéir aux adultes.

Maye FAYE (Fatick)



**6^{ème} EDITION
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE COURTS
MÉTRAGES
DE DAKAR**

DAKAR COURT

**11-16 DECEMBRE
2023**

PROJECTIONS

Institut Français du
Sénégal à Dakar
Canal Olympia Teranga
Cinéma Pathé
Musée des
Civilisations noires

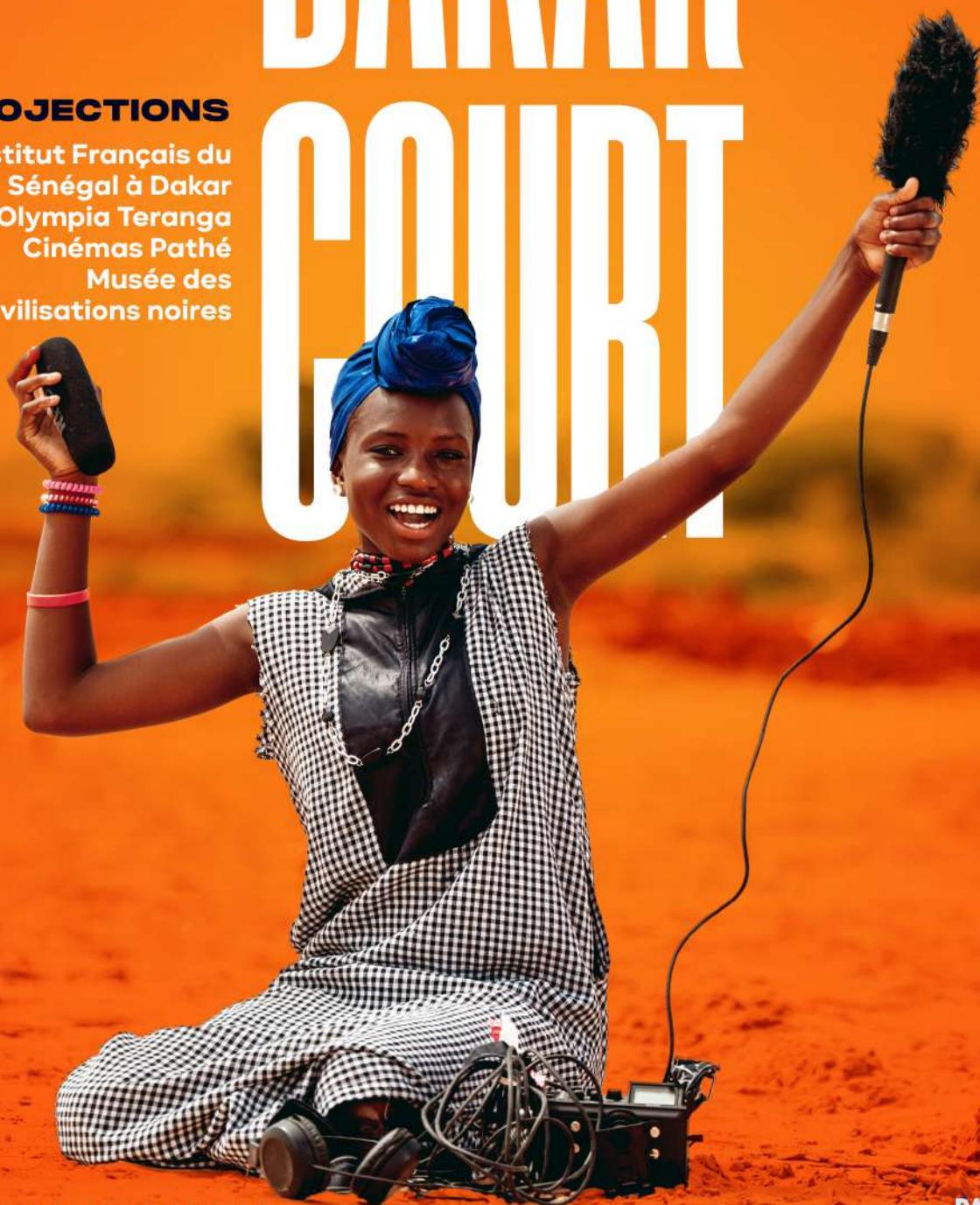


Photo & graphisme Reyett

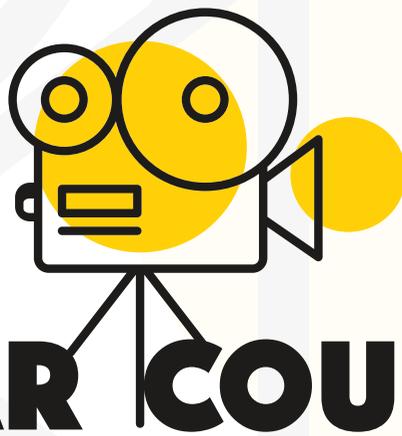
infoline : +221 77 666 65 60
www.festivaldakarcourt.com



@dakarcourt



Edition #6 - 2023



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2023 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT

© 2023 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.